

Dieu, Seigneur de tous ou la Pentecôte des païens  
Actes 10:23b-48

Amis, frères et sœurs,

Peut-être vous êtes-vous amusés un jour à répondre à cette question : Si jamais vous deviez rester sur une île déserte, le restant de vos jours, quelle chose la plus importante emporteriez-vous avec vous ? La réponse est toujours difficile parce que cela oblige à choisir, et que choisir c'est renoncer.

Imaginons que la question soit posée par rapport, par exemple, à un passage de la Bible. La réponse ne serait pas plus facile, mais je me prends à rêver que le texte biblique confié à notre méditation d'aujourd'hui pourrait en faire partie... Parce que c'est un texte suffisamment important dans lequel on apprend que Dieu ne fait de différence avec personne.

Oh... bien sûr, le dire de cette façon, cela semble facile et, en théorie, nombreux sont ceux qui sont d'accord avec cette affirmation. Mais en sommes-nous si convaincus ?

Pour arriver à cette affirmation, que Dieu ne fait de différence avec personne, regardons comment le texte des Actes que nous venons d'entendre, nous est présenté. Tout d'abord c'est un texte très long qui comporte 48 versets, et très détaillé. Nous n'en avons lu qu'un extrait.

Nous retrouvons l'apôtre Pierre que l'on le connaît bien ! C'est un homme juif, disciple de Jésus de Nazareth, dont la mission, qui a démarré très fort en Galilée, s'est intensifiée à la fête de Pentecôte avec le don de l'Esprit qui a été fait aux disciples dans la chambre haute. Les apôtres sont dehors, ils témoignent, ils disent avec leurs propres mots, et sans avoir peur, ce que le Christ représente dans leurs vies. Pierre parle, prêche, guérit et fait des miracles. Il est à Joppé, territoire juif.

Nous faisons aussi la connaissance d'un autre homme, Corneille, qu'on ne connaît pas. C'est un soldat de l'armée romaine, un centurion. Il est à Césarée, territoire romain.

Corneille est un homme juste. Bien que romain, il est proche du judaïsme, il est un « craignant-Dieu » et plein de piété. « Craignant-Dieu » et piété : ces mots rassemblent déjà deux cultures. La piété est un mot et une notion grecs que le christianisme primitif n'assimilera que tardivement. La crainte de Dieu est une expression d'origine juive, qui suppose la foi au Dieu d'Israël et qui implique la fidélité à toutes les exigences de l'Alliance relatives à Dieu et à autrui. Les « craignant-Dieu » désignent donc des non-juifs qui se sont convertis au judaïsme, sans toutefois aller, comme les prosélytes, jusqu'à la circoncision. Corneille et les siens appartiennent à ce milieu.

Ce chapitre du livre des Actes nous raconte la rencontre de ces deux hommes. Cette rencontre n'est pas fortuite ; elle a été soigneusement préparée en amont, de chaque côté. C'est une rencontre qui va tout changer, les perspectives religieuses du judaïsme d'une part, et du paganisme d'autre part. Deux mondes qui s'opposent vont se rencontrer. Des frontières vont être franchies, repoussées, déplacées.

La qualité première de Corneille est la justice qu'il pratique de manière intègre par des aumônes généreuses, accompagnées de ses prières fidèles. Le récit débute avec la vision dont il fait l'expérience. Un messenger divin avertit Corneille que Dieu est attentif à ses prières mais aussi à ses actes. Corneille a en quelque sorte, trouvé grâce aux yeux de Dieu. Le messenger lui demande de faire venir un certain Simon, surnommé Pierre, qui réside à Joppé. Corneille écoute et obéit sans poser de questions. Il envoie deux serviteurs et un soldat à Joppé.

De son côté, Pierre reçoit également une vision étrange et déstabilisante : le ciel est ouvert ; quelque chose qui ressemble à une toile de tente immense, se déploie sur toute la terre, tendue par les quatre coins ; et dans cette toile, sont rassemblés tous les animaux de la création, dont l'énumération approximative rappelle celle du livre de la Genèse. En même temps, la symbolique de cette vision en rappelle une autre, celle qui ouvre le livre du prophète Ézéchiel. Pierre entend une voix qui lui donne l'ordre de tuer ces animaux et de les manger. Pierre, déconcerté, s'oppose à cet ordre. Les animaux purs et impurs,

définis comme tels dans le livre du Lévitique (chap 11) sont mélangés. Et il n'est pas question pour Pierre de violer les règles alimentaires fondamentales, qui séparent le peuple juif des païens. Cette séparation lui donne justement toute son identité.

Mais la voix insiste : « Ce que Dieu a purifié, ne va pas le déclarer interdit ! ». Le bouleversement de Pierre est total. Il ne sait pas du tout comment interpréter cette vision pour le moins insupportable, qui le pousse dans ses retranchements, au-delà des interdits alimentaires. Il doit manger de la nourriture que son estomac ne peut supporter, des aliments qu'il déteste à coup sûr et qui, sans exagérer, le dégoûtent. Avec cette vision, proche de l'abomination de la désolation, c'est toute son humanité qui est chamboulée.

Et pour comprendre ce qui se passe, en particulier le cheminement parcouru par Pierre, il faut se souvenir que l'Église naissante était traversée par différents courants. L'un d'eux n'envisageait pas d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, hors du peuple d'Israël. Ce courant attaché à l'observance de la loi, n'envisageait l'annonce de l'Évangile qu'à des « circoncis ». C'est pourquoi Pierre n'est accompagné que de circoncis (v. 45). Quand, plus tard, il devra rendre des comptes sur ses agissements, devant l'Église mère de Jérusalem, il sera questionné par les circoncis qui l'accuseront d'avoir transgressé la loi en fréquentant et en ayant partagé la même table avec les païens (chap. 11).

Depuis sa rencontre avec le Christ, Pierre fait un chemin parsemé de contradictions. Pierre est celui qui doit toujours choisir, en abandonnant quelque chose de sa fidélité ancienne. Pour rester en vie, il renie son maître, malgré son attachement profond à Jésus. Pour obéir à Dieu, il est obligé de se faire violence, en mangeant des aliments qui le révulsent. Pour devenir apôtre de la grâce, et annoncer l'Évangile aux païens, il est obligé de rencontrer et de loger chez un étranger, un occupant romain. Les frontières bougent, pour Pierre, et certainement pas comme il l'avait imaginé.

Mais depuis son appel sur le lac de Tibériade, les lignes avaient déjà bougé pour Pierre. Il y a ces récits où Jésus prenait de la distance vis-à-vis du joug de la Loi qui pèse sur le croyant. Il y avait déjà l'évocation de l'impasse dans laquelle l'homme pouvait s'enfermer, par l'application littérale de la Loi. Malgré le don de l'Esprit qu'il a reçu à Pentecôte, Pierre reste, à juste titre, conditionné par le rituel religieux qu'il a reçu et qu'il s'honore de pratiquer. Jusqu'à la vision qu'il reçoit, Pierre est lié à la mise en pratique de la Loi, même s'il manifeste une légère ouverture en acceptant de loger à Joppé chez un corroyeur, autrement dit un tanneur, un ouvrier sur cuir qui travaille la peau d'animaux morts. Les frontières bougent, certes, mais il lui faudra trois passages de la vision (v.16), une parole de l'ange (v. 13 et 15), une marche d'une journée (v.23), et des dialogues pour découvrir une Parole qui va transformer non seulement sa propre annonce de l'Évangile, mais toute sa vie.

Ceci dit, les frontières se déplacent aussi du côté de Corneille. Lui, le représentant de l'occupant romain, avec toutes les images sûrement négatives liées à son statut, est présenté comme quelqu'un qui a fait une démarche vers Dieu, par le chemin du Judaïsme. Mais il n'est qu'au début de son aventure spirituelle... Il lui reste du chemin à faire... Il reçoit un appel pour écouter un homme, dont il ne connaît pas le contenu de son message.

Par ce récit des Actes des Apôtres, c'est l'auditeur qui est invité à déplacer ses propres frontières, formatées par sa culture, son sexe, son éducation, son statut social, son rituel religieux, ses interdits alimentaires. Nous sommes aujourd'hui les auditeurs de cette Parole qui nous invite à ouvrir grand, non seulement nos oreilles, mais aussi notre intelligence, pour élargir notre réflexion et nous sensibiliser à une prise de conscience. Nos chemins de vie sont balisés de choix, qui nous ont conduits ou qui nous conduiront à des renoncements et à accepter que tout ce que nous croyons fondamental dans nos vies n'est pas forcément définitif. Nous sommes devant l'inattendu de Dieu

qui ouvre de nouvelles perspectives et nous obligent à nous déplacer.

Et ces nouvelles perspectives se traduisent, pour Pierre, par :

- un geste : En arrivant dans la maison de Corneille, celui-ci accueille Pierre comme un envoyé de Dieu, et il s'agenouille devant lui. Pierre lui dit : « Lève-toi », et il l'aide à se relever, en lui disant : « Je ne suis qu'un être humain, comme toi » (v.26). Voilà la première égalité que Pierre reconnaît à Corneille, c'est leur humanité commune.
- une parole : Pierre rappelle l'interdit originel selon lequel c'est un crime pour un Juif d'avoir des relations suivies ou même quelque contact avec « l'étranger » ; mais il raconte sa conversion à l'inattendu de Dieu selon lequel « il ne faut déclarer aucun être humain impur ou immonde » (v.28). Voilà la seconde égalité qui relie Pierre à Corneille.

Pierre aurait pu s'octroyer un pouvoir lié à sa fonction de « nouvel évangéliste », si j'ose dire ; en tout cas il pouvait se positionner en homme de pouvoir, conforté d'une part par la mission qu'il avait reçu du Ressuscité de conduire le peuple, et confirmé par le don de l'Esprit, qui lui donne autorité. Mais il se positionne en homme de bonne volonté, qui reconnaît en l'autre son humanité, y compris en celui qui n'est pas issu de la même tradition religieuse que lui. Pierre comprend alors la vision qu'il a reçue et il en exprime le sens profond : en annulant la distinction entre les animaux purs et impurs, Dieu a annulé, par voie de conséquence, la possibilité de la souillure contagieuse que contractaient les païens quand ils mangeaient des animaux impurs, ce qui les rendaient infréquentables pour les Juifs. Voilà que Pierre a l'intime conviction, révélée par l'Esprit, que « Dieu n'est pas partial » (v. 34), et que pour lui, aucun être humain n'est méprisable. Et Pierre repousse encore plus loin les frontières, qui ne sont plus là où on le pensait : « En toute nation, quiconque craint Dieu et pratique la justice, trouve accueil auprès de lui ».

Prenant appui sur la conduite de Corneille, voilà ce que l'Esprit donne à Pierre de traduire avec ses propres mots : c'est la justice et la crainte de Dieu, autrement dit, le respect de Dieu, qui priment sur le rite religieux. Ce n'est plus la pureté ou l'impureté rituelles, qui rendent l'être humain agréable à Dieu, mais la qualité de sa relation à Dieu et avec son prochain, qui est une autre façon de décliner les deux commandements : aimer Dieu de tout son être, et aimer son prochain, comme soi-même. Si cette qualité de relation devient la nouvelle norme, elle dépasse alors largement la famille religieuse, y compris celle dans laquelle elle puise ses racines ; elle dépasse largement ce que nous appelons l'église visible qui en délimiterait les contours, pour s'élargir aux dimensions inconnues de l'église invisible, sans frontières et sans dénominations, où Dieu se laisse découvrir et rencontrer en chacun, chacune.

Nous sommes ici devant le témoignage d'une grande révolution, qui n'en finit pas de bouleverser les mentalités humaines. Elle fait violence aux habitudes ; elle s'en prend aux « a priori » ; elle fait voler en éclats les constructions morales et elle s'attaque aux tabous. Celui qui annonce l'Évangile à des gens différents est appelé à comprendre les tabous de l'autre et à les surmonter, non pour anéantir, écraser, imposer, mais pour ouvrir à une plus grande liberté.

Cette révolution commence par le fait que « l'Esprit du Dieu polyglotte » donné à Pentecôte aux Juifs de Jérusalem, et magnifiquement développé la semaine dernière par ma consœur Béatrice, parle aujourd'hui à toute personne qui cherche le divin de tout leur cœur, et qui le manifeste par une vie spirituelle se traduisant par l'harmonisation des rapports humains orientés inlassablement vers la recherche de la justice et de l'équité. Selon le discours de Pierre, cette révolution s'enracine dans la vie et l'œuvre de Jésus-Christ, qui n'a de cesse d'annoncer un Dieu en qui il n'y a aucune discrimination, ni de race, ni de culture, ni de sexe. Elle se traduit par cette affirmation : Dieu ne fait pas de différence entre les êtres humains. L'Évangile est l'annonce d'un salut universel, déjà réalisé en Jésus-Christ, mais encore à réaliser au sein d'une humanité divisée.

Pierre suspend un instant son discours ; Corneille et les siens ne réagissent pas encore à ce que Pierre vient de dire ; Pierre n'a même pas le temps d'appeler son nouvel auditoire à la

conversion que l'Esprit Saint se répand sur tous ceux qui écoutaient la Parole. Il se produit sur Corneille et l'ensemble de sa maison le même phénomène que pour les apôtres, à Pentecôte, les flammes et le vent mis à part, mais au fond le résultat est le même : chacun parle, traduit et célèbre la grandeur de Dieu, chacun dans sa langue, qui devient, d'une certaine manière, la langue du cœur. Le phénomène est suffisamment fort, pour que les compagnons de Pierre, les croyants circoncis, soient stupéfaits, et réalisent que l'affirmation que Dieu ne fait pas de différence, est en train de se concrétiser. Chacun est là pour accueillir et reconnaître que Dieu garde l'initiative du don de l'Esprit, qui souffle où il veut.

Pierre propose alors de baptiser Corneille et l'ensemble de sa maison. Le baptême est là comme une réponse à cette grâce première de Dieu, pour tout être humain, qui se donne à reconnaître dans des situations et des rencontres inédites. Le baptême devient alors le signe visible de la grâce invisible, qui est finalement la définition du sacrement.

L'Église naissante est donc confiée à des êtres humains de bonne volonté. Elle va essayer de s'organiser autour ce principe que ce n'est plus une étiquette religieuse qui sert de référence, mais une éthique, un comportement, basé sur la justice, ainsi que le partage et l'hospitalité sans conditions.

N'y a-t-il pas ici une annonce d'un Évangile idyllique ? Il semble que ce soit très difficile d'accueillir les idées de l'autre, tant sur les questions religieuses, qu'éthiques ou sociales, si l'on fait le bilan ne serait-ce que des 2000 ans de christianisme, dont nous héritons aujourd'hui.

Sans faire le procès du passé qu'on ne peut changer, et parce que le chrétien, aussi libéral qu'il soit, n'échappe ni aux tabous, ni aux interdits, le texte d'aujourd'hui possède la force insoupçonnée de nous faire réfléchir. Il peut nous ouvrir à de nouvelles perspectives ; il peut changer nos vies grâce à une compréhension renouvelée de l'Évangile ; il peut nous faire vivre de nouvelles conversions, en accueillant ce fameux « Évangile intégral » si cher à l'engagement du pasteur Wilfred Monod, qui concerne toute humanité tout entière.

Les chrétiens sont dépositaires d'un message libérateur, à la fois spirituel et social. Mais pour que ce message soit compris comme un projet de paix égalitaire et d'accueil réciproque, et non comme une supériorité despotique, il nous faut sans cesse réviser toutes nos croyances paralysantes et oser s'ouvrir à la foi de l'autre. De tous les autres.

Nous savons aujourd'hui, et l'actualité est dramatiquement là pour nous le rappeler : grandes sont les tentations qui perdurent de considérer l'autre comme immonde, en maintenant la ségrégation raciale, sans oublier la discrimination entre les hommes et les femmes et la critique de certaines formes de conjugalités qui conduisent à la brutalité, à l'agression et même à l'assassinat, la suspicion malsaine face aux maladies incurables ou pandémiques, aux handicaps, sans oublier tous les méprisés de l'Église. Nous avons chacun nos « immondes », que pourtant l'Évangile nous exhorte à faire entrer dans notre monde.

Cependant, nous pouvons dire notre reconnaissance pour les acteurs de tous les dialogues, sociaux, interculturels, œcuméniques et interreligieux, qui s'engagent à promouvoir la fraternité universelle, qui veillent à encourager un vivre ensemble paisible. Ces dialogues nous placent en confiance les uns avec les autres, en sentinelles, face au déferlement de violence qui dépasse largement la question religieuse.

Si Dieu est le Seigneur de tous, comme nous le raconte si bien ce récit de la Pentecôte des païens, son amour sans condition manifesté en Christ nous appelle à dépasser nos répulsions et nos jugements hâtifs et à déployer les valeurs humaines de justice, de vérité, de liberté, de respect et de dignité.

Pierre aurait pu passer son chemin ou prendre une autre direction. Il ne l'a pas fait. Il s'est « mouillé » dans son « monde d'après ». Et nous, qu'allons-nous faire et comment allons-nous être dans notre « monde d'après » ?

Si nous ne sommes pas sûrs de notre réponse, demandons à l'Esprit-Saint de nous conduire et de nous aider à discerner par où aller et par quoi commencer. Pentecôte est aussi pour nous !

Amen